

Mémoires de nos ÉNS...

Les années ÉNS à Fontenay

Thérèse BOUCHÉ-PICART (59 L FT).

Pour que le récit qui va suivre soit intelligible, quelques précisions biographiques sont nécessaires. Je suis née en 1941. Mon père est mort en 1944 (libération de Boulogne-sur-Mer). Ma mère, institutrice dans l'enseignement catholique – on disait alors « enseignement libre » -, s'est remariée et a eu d'autres enfants, huit au total qu'elle a fini par être seule à élever. Je suis la cadette. L'ÉNS Fontenay et moi n'aurions jamais dû nous rencontrer. Non pas parce que je venais de trop bas, socialement, ou de trop loin, géographiquement. Nous étions assez nombreuses dans cette promo 1959 à venir de familles modestes. Mais la plupart des autres étaient déjà des « enfants de la République » : école élémentaire publique, cours complémentaire, école normale primaire... L'objectif ÉNS avait pu leur paraître utopique mais, dans une certaine mesure, elles étaient sur la bonne « rampe de lancement ». Alors que j'étais totalement à côté : même si la Nation m'avait « adoptée » en 1944 quand mon père est « mort pour la France », par ma mère, j'appartenais à l'Eglise qui la régissait, elle, et avait forcément mis très tôt la main sur moi.

J'ai été mise en pension à l'âge de huit ans, d'abord chez les religieuses de la Présentation de Marie à Orange (84), jusqu'en classe de seconde incluse, puis, pour la 1^{ère} et la terminale, chez les sœurs de Sainte-Marthe à Romans (26). J'ai passé mon bac Philo en 1957. Le seul contact que j'avais eu jusque là avec l'enseignement public s'était limité au lycée d'Avignon où, depuis Orange, j'allais tous les deux ans passer le concours des bourses octroyées, chichement, aux élèves de l'enseignement privé (j'y ai vu une cour, une salle, un surveillant), puis au lycée de Valence où je suis allée passer le 1^{er} et le 2^e bac en 1956 et 1957. J'ignorais tout du mode de fonctionnement de la grande maison Éducation Nationale, de ses structures, de ses procédures de recrutement. Certains de ses représentants, rencontrés lors des oraux de bac, ne m'avaient pas fait la meilleure impression. Pour ceux-là, les filles de l'enseignement libre étaient des « gosses de riche » (il y en avait, c'est vrai, mais j'étais très loin d'en être !), mal instruites par un corps professoral totalement incompetent et sous-payé, quand il l'était, et qui gonflait scandaleusement les notes et appréciations sur le livret scolaire. Pas totalement faux non plus : nous sommes encore avant la loi Debré et faute de moyens autres que ceux que procuraient les religieux eux-mêmes qui payaient beaucoup de leur personne et dont il ne serait venu à l'idée de personne de vérifier les titres universitaires, les moyens que procuraient les familles et la bonne volonté des « fidèles », parents ou non, les enseignants que j'ai connus étaient souvent recrutés au petit bonheur la chance, sur des critères très pragmatiques : une canadienne anglophone ou une novice originaire de San Sébastian pouvaient faire des profs de langue, une pharmacienne enseigner la physique et la chimie ou une lieutenant AFAA (=auxiliaire féminine de l'armée de l'air) initier aux subtilités de la géométrie dans l'espace !

L'enseignement public n'était pas mieux perçu par le privé catholique : « école sans Dieu », la « laïque » ne pouvait être que « l'école du diable ». Et on ne pactise pas avec cet ennemi-là. Quand s'est posé en année de terminale le problème de mon avenir et de la poursuite inévitable de mes études (à 16 ans, on ne peut même pas « faire l'institut »), la mère supérieure avait sa solution : elle me ferait obtenir une bourse de l'évêché qui me permettrait de préparer une licence d'Espagnol à la Faculté des Lettres de Grenoble, j'y serais hébergée

dans un foyer religieux qui se contenterait de la contribution épiscopale, et placée sous la tutelle de mon lieutenant-prof de maths de 1^{ère}, heureusement basée dans cette ville. Or, j'aimais bien l'espagnol : c'était ma 2^e langue, je suivais un cours par correspondance avec l'École Universelle pour l'entretenir car mon couvent n'assurait, au niveau 2^e bac, que les enseignements obligatoires pour l'obtention du diplôme. La 2^e langue n'en faisait pas partie. Mais je voulais faire des études de Lettres pour devenir professeur de français comme le prêtre magicien que j'avais eu dans cette discipline en classe de première. Je ne voulais pas de la bourse de l'évêché et des dix ans d'engagement dans l'enseignement catholique qui allaient avec. C'était par ce biais que ma mère, au niveau de l'enseignement primaire, avait été piégée, avec au bout du compte, après 23 ans d'exercice et la direction d'une école à trois classes, un salaire de moitié inférieur à celui d'une institutrice débutante dans l'enseignement public ! Que faire ? Je ne le savais toujours pas à Pâques 1957, deux mois avant de passer le bac.

C'est alors que le miracle a eu lieu. Il est arrivé par la poste, avec une brochure de l'École Universelle qui exposait les formations post-bac qu'elle assurait. Parmi elles, la préparation aux concours d'entrée dans les différentes Écoles Normales Supérieures dont on exposait en quelques pages les modalités d'admission et le régime particulier : en cas de succès au concours, on devenait élève-professeur stagiaire, on percevait un salaire pendant toute la durée des études, fixée à quatre ans, en internat, et en contrepartie, on s'engageait pour dix ans, durée des études incluses, dans l'enseignement public. Magnifique ! Exactement ce qu'il me fallait ! J'ai tout de suite écarté l'ÉNS Sèvres, je voulais faire des études de Lettres, on y exigeait le grec (filière Lettres Classiques), je n'avais fait que du latin, et il n'y avait pas de programme en littérature française au concours. L'épreuve, dans ce domaine, reposait sur « la culture générale » et je savais que je n'en avais guère. De plus, la durée de préparation au concours était au minimum de deux ans. L'ÉNS Fontenay me paraissait plus « jouable » : il y avait une filière Lettres Modernes (qu'il n'y ait pas encore d'agrégation ne me gênait pas, je ne savais pas ce que c'était), il y avait un programme en littérature et on pouvait présenter le concours dès la fin de la première année de préparation.

L'École Universelle ne prétendait pas se substituer aux classes préparatoires, elle proposait des exercices de soutien (sujets de devoirs, explications de textes, versions de langue...), il fallait s'inscrire dans un lycée. Mais lequel ? L'assistante sociale à qui j'ai soumis mon idée et posé la question lors de son passage à la maison m'a suggéré le lycée Fénelon à Paris. Elle avait entendu dire que la préparation aux concours d'entrée dans les ÉNS y était excellente, comme le prouvaient les résultats généralement obtenus. Mais comment en savoir plus ? Quand on habite un petit village de la Drôme (Saint-Uze), qu'on s'appête d'ailleurs à quitter pour le plus « urbain » Saint-Genest-Lerpt dans la banlieue stéphanoise, quand on n'a aucune idée du fonctionnement des lycées publics et de ces mystérieuses « classes préparatoires », qu'on ne peut espérer l'assistance du « bon dieu », sans doute ignorant lui-même et sûrement de mauvaise volonté, on s'adresse directement au diable. La brochure fournissait une adresse, 5, rue Boucicaut, à Fontenay-aux-Roses, j'ai donc écrit et posé les questions fondamentales : ce que je venais de lire dans cette brochure était-il vrai ? Existait-il vraiment une école de ce type ? Était-il vrai que le lycée Fénelon était le meilleur choix pour la préparation au concours d'entrée ? Si oui, comment faire pour y entrer ?

Et j'ai reçu une réponse. Le fait en lui-même est proprement étonnant (même si à l'époque cela m'est apparu comme la moindre des choses). Ma mère avait beaucoup à faire et j'avais pris l'habitude de l'autogestion. J'avais eu l'idée ? A moi de la mettre en œuvre et de faire tous les courriers que je jugeais utiles. De faire les dossiers et de les signer à sa place : elle reconnaîtrait toujours cette signature comme sienne s'il y avait un problème. Mon

initiative aurait pu être très mal reçue : je n'étais qu'une gamine de 16 ans peu au fait des usages du monde extra conventuel, je n'ose imaginer dans quel style (sûrement pas administratif !) j'ai dû rédiger cette lettre. Elle aurait pu, au mieux, aller tout droit à la corbeille, au pire, m'attirer une riposte humiliante du type « C'est bien joli, tout ça, mon petit, mais passez moi vos parents ! », ce que j'aurais été bien en peine de faire. Mais non, on m'a répondu le plus gentiment du monde. La Directrice elle-même ? Sa secrétaire ? La Secrétaire Générale ? Je ne sais plus.

D'où que soit venue cette réponse, elle ne se limitait pas à quelques vagues lignes d'encouragement avec dégageant en touche vers un quelconque service (départemental) d'orientation, si cela existait déjà, mais m'apportait une documentation *complète*. Aussi bien sur l'École elle-même, le contenu et le déroulé des études dans la filière que je convoitais, le partage des activités entre l'établissement et la Sorbonne (inquiétant, ça, Rabelais n'en disait pas grand bien), les modalités d'hébergement et de rétribution, que sur les classes préparatoires elles-mêmes dont on me donnait la liste nationale et les coordonnées en me précisant s'il y avait ou non un internat de filles. On me confirmait la qualité de la préparation à Fénelon en me prévenant des difficultés que je risquais de rencontrer si, comme ma destinataire avait cru le deviner, j'étais boursière et peu au fait des modalités de recrutement dans ce genre d'établissement : 1) les boursières avaient un périmètre à respecter : drômoise – je ne savais pas encore qu'une fois de plus il allait falloir que nous déménagions -, j'étais normalement vouée au lycée d'Aix-en-Provence, 2) Fénelon était exigeant dans la sélection des candidates à ses classes préparatoires, aurais-je le profil ? 3) le lycée n'avait pas d'internat. On ne me dissuadait pas pour autant de tenter ma chance. On me conseillait au contraire de me mettre le plus vite possible en rapport avec la direction (nous étions déjà en avril), qui aurait peut-être une solution à me proposer pour ce dernier problème si ma candidature était agréée. On exprimait pour finir le souhait de me voir arriver un jour.

Je n'entrerai pas dans le détail, au demeurant savoureux, de mes « tractations », toujours aussi directes, avec le lycée parisien mais elles ont heureusement abouti et j'y ai fait la rentrée 1957. Deux ans plus tard, j'étais reçue au concours. Le 17 juillet 1959, je suis rentrée chez moi, folle de joie d'avoir réussi et de pouvoir annoncer à ma mère, très malade depuis quelques semaines, ce succès qui pouvait changer notre vie à tous. Elle est morte le 5 août. Il a fallu vider les lieux (logement de fonction), la fratrie a été dispersée, je n'avais plus de mère, plus de famille, plus de maison. Il ne me restait plus que l'École où j'allais entrer et je ne pouvais raisonnablement compter sur elle pour assumer éventuellement cette triple fonction ! Je n'évoquerai que les années passées rue Boucicaut, la première (1959-1960) et la troisième (1962-1963). Avec une précision et un luxe de détails qui surprendront sans doute. Qu'on n'y voie pas un miracle (de la mémoire) : en 1^{ère} année, je tenais mon journal, en 3^{ème} année, j'entretenais une relation épistolaire presque quotidienne avec le jeune homme que j'épouserai en juillet de cette année-là. Il ne se passait rien à l'École dont je ne lui fisse le récit circonstancié, avec, parfois, la citation exacte des paroles prononcées. Les lettres ont été conservées. Et je peux ainsi restituer fidèlement ce que furent ces années-là qui furent pour moi des années heureuses, auprès de femmes et de filles qui m'ont chaleureusement accueillie, entourée, et m'ont ainsi redonné la famille dont je venais d'être si brutalement privée.

Tout n'y a pas été rose, comme le faisait observer dans un témoignage précédent une de mes camarades de promotion, et mon témoignage, sur certains points, recoupera le sien. Mais ma situation personnelle, si particulière, m'a permis de mieux connaître, et par là de pouvoir mieux apprécier, l'humanité profonde des plus « haïssables » en apparence. Mon témoignage n'est pas pour l'Institution qui m'a, au demeurant, beaucoup apporté sur le plan

intellectuel, social, culturel, politique même. Je lui dois des rencontres fabuleuses, pour moi du moins dont les capacités d'émerveillement étaient encore très grandes. Certaines d'entre elles ont même été déterminantes pour mon orientation future. Je ne serais certainement pas devenue médiéviste si je n'avais pas, grâce à l'École, rencontré Mario Roques, le fondateur des CFMA (Classiques Français du Moyen Age), très alerte vieillard de 85 ans dont la pétulance intellectuelle était telle qu'on ne pouvait qu'être attiré par sa discipline (si le Moyen Age permettait de vieillir ainsi, vive le Moyen Age !). Mon témoignage est pour les femmes qui alors faisaient vivre cette École, qui dès 1957 m'avaient tendu la main, qui, en coulisses et loin de leurs fonctions, et chacune à sa façon, m'ont protégée et aidée.

Quand j'ai fait ma rentrée à l'École le 10 octobre 1959, c'était une nouvelle vie qui commençait. Vie rêvée d'abord : l'oral passé en juillet précédent avait eu lieu à l'École même et m'avait offert la possibilité de visiter les lieux. J'avais tout juste pu entrevoir le parc, à l'arrière des bâtiments, magnifique avec ses grands et vieux arbres, ses pelouses et ses fleurs. Je savais que je ne serais pas isolée dans ce nouvel internat puisqu'une de mes meilleures amies avait été admise elle aussi (section histoire-géographie) et j'allais enfin pouvoir fréquenter, pour suivre les cours, cette prestigieuse Sorbonne que j'avais cessé d'imaginer à la manière de Rabelais pour y avoir pénétré au moment des inscriptions à Propédeutique à la rentrée 1957. Je me savais attendue avec curiosité et sympathie par l'équipe dirigeante de l'École, celle qui présidait déjà à ses destinées quand j'avais écrit, depuis Saint-Uze, pour avoir des renseignements. En juillet, lorsque mon tour était venu d'être reçue par la Directrice après le succès final, j'avais été annoncée par la secrétaire d'un vibrant : « Ça y est, madame, la petite est arrivée ! ».

Car ma lettre, chef-d'œuvre de culot mâtiné d'innocence, avait été conservée par ces dames qui, depuis deux ans, se demandaient si je parviendrais à mes fins, c'est-à-dire à leur porte. La « petite » était là, ignorante encore de ce qui l'attendait chez elle, mais sans doute déjà prête à en découdre puisque la Directrice – que, dès la rentrée j'appellerai, comme les autres, Zoé et que je continuerai à nommer ainsi pour faire plus court – n'avait pu réussir à me détourner de mon choix initial. J'avais opté, on s'en souvient, pour les Lettres Modernes et obtenu dans cette filière, à l'écrit, de désastreuses notes de concours alors que mes notes d'histoire et géographie étaient excellentes. Zoé estimait plus raisonnable un changement d'orientation, encore réalisable, et devant mon refus, s'était faite menaçante : le redoublement d'une année de licence n'était pas possible, si je n'obtenais pas mes quatre certificats en deux ans, je serais exclue pour compléter cette licence sous le régime de boursière, avec les problèmes matériels que, compte tenu de ma situation familiale, cela me poserait.

Je pense maintenant que si j'avais pressenti ce qui allait se passer chez moi, j'aurais obtempéré, que mon obstination ne serait pas allée jusqu'à me faire tenter le diable. Mais je n'avais pas du tout envie d'enseigner l'histoire, de devoir pendant près de trente huit ans faire des cours sur la Révolution Française en 3^e ou la guerre de 14 en Terminale, encore moins d'exposer les 27 couches géologiques du Plateau Central ou de faire contempler le paysage limousin – autant de souvenirs cuisants de la géographie en prépa. Je ne me projetais pas dans un autre cadre que celui d'un collège ou d'un lycée, je voulais avoir au moins la liberté de m'ébattre dans le champ littéraire que j'imaginai beaucoup moins contraignant et moins monotone, moins répétitif en tous cas. J'ai donc persisté dans mon refus, m'attirant un « On verra vos résultats en juin ! » qui m'a été d'un grand secours au moment où, plus tard, j'ai été tentée de me laisser aller à la paresse ou de décrocher quand le champ grammatical – que j'avais oublié d'envisager – s'était révélé trop ennuyeux. Je n'allais quand même pas « leur » donner la satisfaction d'avoir eu raison dans « leurs » mises en garde !

Quand la rentrée est venue, le bel optimisme de juillet avait bien évidemment totalement disparu. Je n'irai pas jusqu'à dire que la loque avait remplacé la conquérante, mais mon abattement était grand. D'autant plus grand que se produisait comme un effet de détente, au sens strict du terme ; après ces trois mois d'agitation et de tragédie familiale, j'étais au bord de l'effondrement et, partant, sensible à l'excès à ce qui, avec le temps paraît dérisoire et/ou franchement exagéré. Je n'en donnerai qu'un exemple qu'avec le temps je suis la première à trouver ridicule (je ne l'ai pas alors vécu comme tel), celui de ma réaction ... à l'ameublement de ma chambre ! Alors que celles du bâtiment contigu, qu'on n'avait pas encore entrepris de moderniser, avaient des meubles, d'ancienne facture certes, mais clairs et chauds à l'œil, doux au toucher, en chêne blond satiné (table-bureau, chaise, fauteuil, armoire, chevet, étagère-cosy), j'avais hérité d'un ensemble hétéroclite et à mon goût totalement laid : alors qu'armoire et étagère n'avaient pas été changées, on avait jugé bon de mettre en place une table-bureau au dessus de formica jaune et aux pieds-tubes noirs, une chaise à assise rembourrée revêtue d'un skaï à petits carreaux (ou pied-de-poule ?) jaunes et noirs, même chose pour le fauteuil aux accoudoirs tubulaires, au dossier et à l'assise identiques à ceux de la chaise. Le tout posé sur un parquet de chêne clair ciré qu'il fallait bien évidemment entretenir, à coups de papier émeri pour enlever les taches d'eau autour du lavabo (j'ai fini par acheter un bout de linoléum, la vraie cerise sur le gâteau !), de chiffons enduits de cire pour en restaurer l'apparence et d'un vieux pull de laine pour le faire reluire. L'intention était sûrement bonne (matériaux « modernes », faciles à entretenir, pour les meubles, s'entend), le résultat catastrophique. J'en ai râlé pendant des jours à la surprise un tantinet réprobatrice de mes voisines de chambre qui n'étaient pas mieux loties que moi (pire même pour certaines dont le revêtement à damier pouvait être rouge et noir, violet et noir...), mais ne voyaient pas là de quoi « en faire un fromage », comme diraient mes enfants.

Elles étaient sûrement plus gênées par le fait que, règlement oblige, nous ne pouvions pas partir en fermant la porte à clef. La seule fermeture autorisée était la fermeture intérieure à l'aide d'un taquet grâce auquel nous pouvions en effet préserver notre « intimité » quand nous étions à la toilette. La direction justifiait ce fait par l'exigence de sécurité : si le feu prenait dans l'une des chambres en notre absence ? Ce n'était pas invraisemblable, c'est vrai, quand on songe à la faiblesse du réseau électrique de l'internat, faiblesse délibérément calculée pour que nous ne puissions pas brancher en même temps une lampe de chevet, une bouilloire électrique et un électrophone sans faire tout sauter – ce qui ne manquait pas d'arriver de temps en temps. De toute façon, les multiprises étaient interdites. La Direction invoquait aussi la pagaille que ne manquerait pas d'engendrer un système de type hôtelier : déposer sa clef à la loge en partant, oublier de le faire, perdre sa clef, réclamer un double, etc. Et comment pourrait-on, si clef il y avait, s'assurer, pendant notre absence, de la (bonne) tenue de nos chambres, régulièrement contrôlée ? Cela, on ne nous le disait pas, mais nous avons vite compris que cette raison-là était au moins aussi importante que les autres !

J'ai ainsi détesté ma chambre d'entrée. J'ai aussi trouvé tout de suite antipathiques non seulement Alice l'Intendante, qui prenait un malin plaisir à nous compliquer la vie, mais la Directrice qui m'avait pourtant bien accueillie en juillet. Ce n'est pas parce que j'avais mal digéré le ton vaguement menaçant des dernier propos qu'elle m'avait tenus alors (affaire classée, je savais ce que j'avais à faire), mais j'avais été choquée – et je n'étais pas la seule – par la manière dont elle avait accommodé le règlement (j'en ai encore un exemplaire). En lui-même ce règlement me convenait : après neuf ans d'internats aux règlements parfois beaucoup plus contraignants (je ne compte pas le Foyer des Lycéennes), je le trouvais plutôt libéral. Mais il ne faut pas perdre de vue que dans leur immense majorité les filles logées à l'École avaient entre vingt et vingt cinq ans. Apprendre lors du discours de rentrée : 1) que la prétendue autorisation de rentrer tous les soirs avec le dernier métro (1h15) ne valait pas pour

les lundis et les mardis : il fallait être rentré à 21h au plus tard pour, d'une part, compenser par le repos les excès sûrement commis en fin de semaine par celles qui avaient été autorisées à rentrer dans leur famille ou chez leur correspondant quand ceux-ci habitaient Paris, d'autre part être là au cas où nous seraient proposées des conférences indispensables à notre culture, 2) que ne seraient tolérés ni le maquillage ni les bijoux ostentatoires, ni le port du pantalon, 3) que nous devrions tous les matins avant le petit déjeuner nous présenter à la table de l'élève-inspectrice chargée de tenir le registre d'appel¹. En cas d'absence, celle-ci avait pour tâche de monter frapper à la porte des récalcitrantes. Pour les réveiller si elles avaient eu une « panne d'oreiller », leur expédier l'infirmière si, pour attendrir leur bourreau, elles se déclaraient malades. Bref, interdites aussi les grasses matinées réparatrices et les éventuels « séchages » des cours qui allaient avec, pour les moins scrupuleuses. Comment ne pas être mécontent dans ces conditions ?

Le comble a été atteint lorsque, pour nous encourager à nous « élever », la Directrice nous a rappelé que, certes, nous avons intelligence et capacité de travail – sinon nous ne serions pas là -, mais qu'à la différence des « demoiselles de Sèvres » (dont elle avait fait partie en son temps), il nous manquait à nous, « filles de Fontenay », le raffinement de l'éducation et la culture, qu'elle espérait bien nous inculquer pendant les années que nous passerions dans son établissement. Je n'ai pas tardé à être personnellement victime de cette volonté de rééducation. Zoé aimait bien venir parfois faire un tour à la « salle à manger » (le mot « réfectoire », trop commun, ou trop monacal, était proscrit) et passer de table en table faire les remarques et les commentaires qui lui paraissaient devoir s'imposer : sur notre façon de nous vêtir, notre comportement et, bien évidemment, notre savoir-vivre. Elle est ainsi passée à l'heure du petit déjeuner près de ma table au moment où je m'apprêtais à savourer mon café au lait matinal, coudes sur la table, bol tenu solidement à deux mains. Quelle horreur ! J'ai eu droit à une leçon de maintien, administrée à voix assez haute pour que tout le monde puisse en profiter : on ne met *jamais* les coudes sur la table quand on mange, on soulève son bol *d'une seule main* (même quand il est lourd et plein ?), pouce vers l'avant, l'index délicatement posé sur le rebord, et non en crochet, et les autres trois doigts enserrant l'arrière du bol. La main gauche repose sur le bord de la table, sans raideur (souple le poignet), avec appui sur le tranchant de la paume. J'étais morte de honte. Comme si tout ce que j'avais subi au couvent, en leçons de maintien et humiliations publiques, n'avaient pas suffi !

Mais ces brimades n'étaient qu'occasionnelles. Alice, l'intendante, disposait, elle, de leviers assez puissants pour nous empoisonner quotidiennement la vie. Par ordre décroissant d'importance :

1) Le « service de la paie » :

Les filles majeures et les mineures à compte (chèque postal) parrainé par la famille étaient payées par virement postal à la fin du mois. Pour être juste et n'y plus revenir, Alice a toujours tout fait pour que les virements tombent à l'heure, même quand fin 1962 début 1963 il y a eu des retards dans le versement des salaires imputables au ministère du Budget. Elle n'a pas hésité alors à faire l'avance en puisant dans son budget de fonctionnement. Les mineures orphelines totales comme moi – j'étais la seule – se voyaient remettre une enveloppe avec de l'argent liquide, au centime près, et de judicieux conseils pour la bonne

¹ L'Ecole accueillait pour leur formation et leur préparation au concours quelques futures inspectrices de l'enseignement dit alors primaire (actuellement IEN), soigneusement sélectionnées, qui en échange du gîte et du couvert rendaient quelques services à l'établissement, en particulier dans le domaine de la surveillance. Des super pionnes donc, et comme telles, mal perçues par toutes ces jeunes adultes.

gestion de leur budget, pas toujours bien accueillis par l'écorchée vive que j'étais alors. Là encore, soyons juste. Sous ses dehors bougons, quelquefois franchement odieux, Alice n'était pas si mauvaise. Me payer en espèces ne posait aucun problème tant que j'étais à l'École, donc neuf mois sur douze. Comment faire pendant les vacances d'été ? Elle aurait pu décider de virer ma paie sur le compte de mon tuteur, à charge pour lui de me la remettre et pour moi d'aller la chercher chez lui. L'homme étant ce qu'il était, c'eût été tout bonnement catastrophique. Je lui ai donné l'adresse de ma sœur à Saint-Etienne, chez qui je faisais régulièrement escale l'été, et elle a bien voulu m'y envoyer, fin juillet et fin août, la paie par mandat postal simple (il existait encore à l'époque). Normal, me direz-vous. Pas tant que ça : elle avait droit à ses vacances elle aussi et en août l'École fermait complètement (il y avait une permanence de loge seulement pour la réception du courrier). Il fallait donc qu'elle se charge elle-même, et dans les temps, de m'expédier le mandat d'août. Elle l'a fait. Comme elle a fait le nécessaire pour que je reçoive à Saint-Etienne le mandat de septembre 1960 avant mon départ en Espagne.

2) Le « service des tickets restaurant » et la restauration en général.

Comme le règlement le prévoyait, quand nous étions retenues à Paris pour nos cours et dans l'impossibilité de rentrer déjeuner à l'École, nous avions droit à des tickets de restaurant universitaire à demander une semaine à l'avance sur le registre prévu à cet effet et tenu par une élève-inspectrice. Tous les matins après le petit déjeuner se déroulait le cérémonial : dans une salle de cours du rez-de-chaussée, les « quémandeuses » se réunissaient. Alice arrivait avec ses tickets et opérait la distribution nominative. Non sans y aller de ses petits commentaires : « Est-il vraiment nécessaire, mademoiselle X, que vous restiez sur Paris mardi ? Vos camarades de Lettres Modernes n'ont rien demandé pour ce jour-là, etc. » Nous avons fini par en prendre l'habitude et arborer l'air lointain et buté qui convenait dans tous ces cas, sauf un, que je n'ai jamais pu oublier et qui me révolte encore aujourd'hui. Dans ma promotion et ma section figurait une fille au patronyme juif dont l'intendante prenait un malin plaisir à déformer systématiquement et toujours de la même façon la consonne initiale. Chaque fois, notre camarade rectifiait, chaque fois Alice déformait. Jusqu'au jour où les grondements réprobateurs de l'assistance, de plus en plus hostiles, l'ont fait renoncer à son petit jeu. Le patronyme est devenu « vous, là », l'air narquois et vaguement méprisant n'a pas pour autant disparu.

Quand les cours du soir empêchaient d'être à l'heure au dîner, un repas froid était prévu pour les retardataires, à retirer de toute façon avant 21h. Si par malheur et surtout distraction, on oubliait de s'inscrire ou si on arrivait en retard au repas, c'était la double peine : le blâme et le jeûne. Régime tracassier donc, plus contraignant finalement que celui que j'avais connu dans les internats des classes préparatoires où la confirmation d'inscription n'était pas exigée pour chaque repas.

Mais moi qui n'avais jamais été culinairement gâtée, ni chez moi, ni chez les religieuses, j'ai vite perçu les avantages gustatifs d'une telle rigueur. Le raisonnement qui y conduisait était simple. Sachant que vous disposez d'un forfait nourriture de X francs, à répartir sur disons 150 élèves officiellement internes à l'École, deux possibilités s'offrent à vous. Vous divisez la somme par 150×2 chaque jour – on fera par commodité abstraction du petit déjeuner – et vous concevez vos menus en conséquence. Si 20 ou 30 élèves viennent à sécher les repas, vous faites comme les restaurants universitaires qui naviguent à l'estime et vous jetez chaque jour l'excédent. Ou vous tenez une comptabilité minutieuse et quotidienne des élèves réellement présentes, vous déduisez le prix des tickets RU demandés, très bon marché (et pour cause !) et vite délaissés au profit du demi (ou eau minérale)/sandwich/petit

noir évidemment à nos frais. Vous répartissez ensuite le reste du forfait sur les repas réellement servis et vous obtenez de quoi faire cuisiner des menus de qualité.

Il y avait en effet une cuisine sur place, avec un chef excellent, et une équipe d'agents pour l'épauler, au piano comme au service. Je n'avais jamais aussi bien mangé jusque là : de vrais fromages, de vraies grillades ou rosbifs, vin rouge aux deux repas – sauf le vendredi où, poisson oblige, on nous servait du vin blanc. Ce raffinement-là dans mon éducation, à faire ou à refaire, me convenait tout à fait. Le dimanche, c'était l'apothéose. La plupart des filles partaient en week-end, seules restaient les provinciales très éloignées de leur famille ou sans correspondant à Paris, les ultramarines et, bien sûr, les orphelines. A tout casser une trentaine de filles, quatre ou cinq tables de sept en moyenne, et comme le budget quotidien restait apparemment le même, le chef en profitait. En particulier pour les desserts/pâtisseries dans lesquels il excellait, toujours innovant et sachant s'adapter à son environnement : sa spécialité était le gâteau-livre, ouvert, avec caramel, pralin, pâte d'amande et caractères filés au chocolat noir, sur socle rectangulaire type mille-feuilles, un délice. Et on nous servait, pour accompagner le festin, du Moulin à Vent. Je ne savais pas que c'était un Beaujolais parmi les plus réputés et je ne l'ai découvert qu'en en parlant à l'extérieur et en voyant l'œil de mon interlocuteur s'arrondir d'incrédulité. Tout ce que je percevais, et fort bien, c'est que c'était fort bon. Mais c'était du vin : les autres savaient ce que c'était (de l'alcool) et pour cela une bonne partie d'entre elles le boudait. Nous nous retrouvions souvent à deux ou trois à nous partager une bouteille et nous faisons ensuite, comme on peut s'en douter, de bonnes siestes.

Tout ceci paraîtrait maintenant scandaleux. Adieu vin rouge, vin blanc, Moulin à Vent dans les restaurants d'école devenus cafètes avec cuisine centralisée. Mais que c'était agréable. J'ai parfaitement conscience de manifester ici un matérialisme et un hédonisme peu compatibles avec les hauteurs intellectuelles auxquelles Zoé souhaitait nous voir parvenir dans sa vénérable Institution. Mais je ne veux pas tricher. Donc ici, comme au chapitre « paie », merci, Alice de m'avoir permis, sans le vouloir sans doute, d'oublier un peu mes chagrins. Nous nouerons avec le temps, elle et moi, des relations ambiguës (attraction/répulsion) qui deviendront in extremis presque bonnes. Mais nous n'y sommes pas encore.

Quelle que soit l'antipathie que m'ont d'abord inspirée Zoé et Alice, je ne pouvais faire autrement que de composer avec elles. Si Alice avait, on l'a vu, tout pouvoir sur l'argent, Zoé tenait ma liberté entre ses mains. Je n'avais que 18 ans, trois ans me séparaient encore de la majorité, il était hors de question que j'aie et vienne à mon gré, surtout avec un découcher au programme. Si je voulais partir en week-end et pour les petites vacances, je ne pouvais le faire que munie d'une autorisation délivrée par mon tuteur. Or celui-ci ne se préoccupait pas du tout de mon sort. Ce qui aurait pu être considéré comme une bonne chose (l'homme n'était pas plaisant) devenait catastrophique sur ce point précis. J'avais beau écrire et réclamer avec insistance le précieux sésame, il ne répondait jamais. J'étais donc condamnée à ne pas pouvoir sortir de l'École en dehors des grandes vacances : comment pourrais-je essayer de voir mes frères et sœurs, éparpillés aux quatre vents ? Mes grands-parents maternels ? Ce qui me restait de famille ? Tous habitaient bien loin de Paris et il y avait ce fichu règlement...

Zoé, que j'ai alors commencé à considérer d'un autre œil, n'a pas eu la cruauté de m'en priver et, peut-être inspirée par M^{elle} Oulhiou qui m'avait tout de suite adoptée, m'a proposé un « arrangement » : si mes sorties étaient bien réservées à des visites familiales, et elle était prête à croire en la sincérité de mes déclarations, et si cela ne devait pas porter atteinte à mon assiduité aux cours, tant à l'École qu'à la Sorbonne, elle acceptait de me laisser partir sans l'autorisation écrite de mon tuteur. Je n'avais qu'à la lui demander à elle et lui

préciser dans ma lettre le lieu où je me rendais et chez qui. Je ne suis pas sûre d'avoir alors apprécié à sa juste valeur l'importance de ce geste : elle prenait en fait une très grosse responsabilité. Je pouvais trahir sa confiance ou, tout bêtement avoir un accident car j'allais généralement assez loin (Pas-de-Calais, Côte d'Or, Loire). Je crois qu'à partir de ce moment-là la « mère » prescriptrice irritante, certes, mais surtout protectrice (tout aussi irritante parfois) a pris le pas sur la directrice dans ses relations avec moi comme le montre la suite de notre histoire commune.

Les anecdotes suivantes prennent place au second trimestre. Nous avons toutes désormais bien pris nos marques, assez en tous cas pour profiter à plein de ce rituel mondain qu'était le bal annuel des Grandes Écoles. Chacune y allait du sien, sauf la nôtre bien entendu puisqu'il était hors de question de favoriser les rapprochements qui risquaient de provoquer cette évolution tant redoutée de notre Zoé : la transformation de notre parc en parking pour voitures d'enfants. Mais elle ne pouvait nous empêcher d'aller hanter les autres bals et réceptions. La seule sortie « mondaine » qui a pu trouver grâce à ses yeux, et dont elle a même été forcément complice, a été celle qu'avait initiée Charles de Gaulle lui-même. Il avait décidé de convier à l'Opéra Garnier, pour une représentation de la *Carmen* de Bizet, une délégation de chacune des Grandes Écoles (là, ce n'était pas nous qui danserions et, en plus, on y chantait). Il a fallu que Zoé, qui ne reculait devant aucun moyen pour parfaire ma culture et qui voulait sans doute me faire un beau cadeau, me « sélectionne ». A mon corps très défendant (qu'allais-je bien pouvoir me mettre sur le dos ? ai-je dû me dire) puisque je ne me souviens plus du tout de l'épisode : il m'a été rappelé récemment par une amie d'alors me racontant comment les unes et les autres dans ma promo m'avaient prêté qui une robe, qui des gants, qui des bas, qui des escarpins pour que je puisse gravir (et descendre !) dignement le grand escalier de l'Opéra avec les autres invités.

Autre cadeau, moins empoisonné à tout prendre, la somme d'argent que l'Association des Anciennes Élèves octroyait chaque année à « l'élève la plus méritante » sur sélection là encore opérée par la Directrice – ce que mes bonnes amies et moi-même appelions par dérision et sous l'influence de la saga Ubu, très en vogue alors parmi nous, le Prix de Vertu. Je fus donc l'heureuse élue (riez, mes sœurs), un peu humiliée car il allait falloir que je rédige une lettre de remerciement circonstanciée à la Présidente de l'Association, sous le couvert de Zoé, mais pas si fâchée car la somme, coquette (elle représentait un peu plus de la moitié de mon salaire mensuel), était plutôt bienvenue. Tout bon pour mes frères qui, à la même époque, étaient en détresse financière, tout bon pour moi aussi car j'avais des projets pour mes vacances de Pâques qui allaient demander un investissement financier. Faute de point de chute familial pour ces vacances-là, je devais rester à l'École. J'avais demandé à mon frère Jean-Pierre, celui qui était le plus proche de moi et par l'âge (il avait dix-sept ans) et par le lien affectif particulier qui nous unissait, de venir me voir pendant la première semaine de ces vacances où je serais seule. Je comptais lui réserver une chambre dans un (modeste) hôtel de Fontenay et nous pourrions nous voir à loisir, je pourrais lui montrer où je vivais, les lieux parisiens que je hantais, à défaut des êtres humains que je fréquentais et qui seraient alors retournés dans leur famille. Il fallait aussi que je trouve une solution pour l'emploi de mes grandes vacances car si l'École me « retenait » entre début octobre et fin juin, elle me virait impitoyablement pendant les vacances d'été. Normal : elle était fermée deux mois sur trois. J'avais déjà eu l'occasion de faire des colonies de vacances comme aide-monitrice à 16 et 17 ans. J'en avais maintenant 18, je pouvais aspirer aux fonctions de monitrice qui demandaient une formation particulière, sous la forme d'un stage d'une semaine auprès d'une organisation agréée (UFOVAL ou CEMEA), à effectuer pendant les vacances de Pâques. Les colonies de vacances duraient à l'époque quatre semaines, en en dénichant deux ($2 \times 4 = 8$, soit environ deux

mois), j'aurais réglé en grande partie mon problème de l'été. Ce stage n'était évidemment pas gratuit.

J'avais donc tout bien planifié, je n'avais plus qu'à demander les autorisations nécessaires. Mais j'ai eu le malheur d'aller consulter le médecin qui venait régulièrement à l'École. Je me sentais très fatiguée et je souhaitais qu'il me prescrive quelque remuant. Il a diagnostiqué un manque de calcium, m'a conseillé une cure d'ampoules destinées à combler la carence, et j'ai reçu dès le lendemain une convocation de la Directrice : « Quoi, Melle Picart, j'apprends que vous manquez de calcium ? Et que vous êtes très fatiguée ? » Et le secret médical dans tout ça ? Quoi qu'il en soit, Zoé avait son idée : à Pâques, repos, et puisque je n'avais pas de famille susceptible de m'accueillir dans les conditions requises, elle préconisait un séjour-cure aux Trois Épis, maison de convalescence de la MGEN dans les Vosges. Il fallait y séjourner au minimum trois semaines ? Qu'à cela ne tienne, elle était prête à me donner la semaine de congé supplémentaire nécessaire, avant ou après les vacances de Pâques, selon le calendrier de la maison de repos qu'elle allait de ce pas, ou plutôt de cette main, contacter pour me réserver une place.

J'ai dû m'empressez de tempérer son zèle : je m'étais déjà inscrite à un stage CEMÉA à Montry, en Seine-et-Marne, j'avais payé, il était trop tard pour un dédit que je ne souhaitais pas de toute façon. Il fallait bien que je songe aussi à l'emploi de mes grandes vacances. Je savais que les consacrer à faire des colos ne serait pas une sinécure (objection : et le repos alors ?) mais comment faire autrement ? Là, elle n'avait plus rien à me proposer, il a bien fallu qu'elle s'incline. Et c'est ainsi que j'ai rencontré l'homme de ma vie. Zoé n'en a jamais rien su. Elle craignait le Cloutier, elle ne s'est pas méfiée des CEMÉA (Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active). Pareille bonne fortune me serait-elle advenue aux Trois Épis ?

Pour être tout à fait honnête, j'ai assez peu apprécié alors ce que mon orgueil juvénile et ma susceptibilité d'orpheline considéraient au mieux comme une maladresse (la soirée à l'Opéra, le « prix »), au pire, comme une ingérence dans ma vie « privée ». C'est pourquoi je n'ai pas hésité à m'associer au mouvement de rébellion qui, un soir de cet hiver-là, nous a conduites à descendre dîner *en pantalon*. Je n'en avais pas, on m'en a prêté un. Je revois encore très bien la longue file « empantalonnée » échelonnée sur l'escalier d'accès à la salle à manger (en entresol sur jardin), attendant l'ouverture des portes. Le mouvement visait tant la directrice qu'Alice aussi intransigeante qu'elle sur ce point, et se permettant sans vergogne quand elle le jugeait utile des réflexions prétendument « éducatives » qui ne relevaient pas de son domaine de compétence. Je ne sais plus en revanche comment s'est conclue l'épreuve de force : refus de l'accès tant que nous ne porterions pas une tenue décente ? Avons-nous cédé ou pas, préférant nous passer de dîner et contraignant ainsi Alice à jeter une partie de la nourriture (châtiment cruel entre tous) ? Mais je ne pense pas que la direction, sans doute prévenue de l'incident, ait, elle, cédé. Il n'en demeure pas moins que quelque chose était en train de changer, que ce mouvement de protestation annonçait celui qui, l'année suivante, provoquerait grèves et conflits. Et pour finir le départ à la retraite de Zoé.

Mais j'en suis encore pour l'instant à Pâques 1960, les filles sont parties, et j'ai découvert paradoxalement qu'il était finalement plus facile de sortir de l'École, « avec tact et mesure » toutefois, car l'agrément de la Directrice suffisait, que d'y rester quand j'aurais dû en partir. Là, je me déplaçais sur le terrain de l'Intendante dont je venais perturber l'organisation. Alice n'était pas contente du tout et elle m'avait prévenue. La loge serait pendant cette période en service limité : ouverture de la porte à 10h, fermeture à 16h. C'était à moi de m'adapter, et de limiter mes sorties à cet intervalle. Si je rentrais après 16h, je

trouverais porte close et je resterais dehors. Pas de restauration, bien évidemment, à moi de faire le nécessaire pour me nourrir. Bien tristounet comme perspective, tout ça. Mais pas insoluble : une réserve de gâteaux secs, du nescafé que je diluerai avec l'eau chaude du robinet, des briquettes de lait gardées au frais sur le rebord de la fenêtre et agrémentées de sirop de fraise ou de menthe, du pain, du jambon, du camembert ou du Caprice des Dieux, je ne mourrai certainement pas de faim. Les conditions de séjour m'ont paru rudes mais ne m'ont pas choquée. Je comprenais bien qu'elle ne pouvait maintenir un service de restauration et le service habituel de loge pour une seule personne. Je pouvais rester « chez moi », c'était l'essentiel et je me suis organisée.

En revanche je n'ai pas digéré, et ne digère toujours pas, l'accueil qui a été réservé à mon frère. C'est là que j'ai mesuré les vraies et néfastes conséquences de mon enfermement. Jean-Pierre avait pris le train de nuit depuis Saint-Etienne où il vivait en foyer et s'était présenté à l'ÉNS dans la matinée : je n'avais pas pu aller l'attendre à l'arrivée du train puisque l'École n'ouvrait qu'à 10h. Je l'ai d'abord accueilli comme il se doit dans le parloir, entièrement vitré et situé face à la loge, sous le buste de Félix Pécaut, puis j'ai demandé à le faire monter dans ma chambre où nous aurions pu bavarder à loisir et siroter mon horrible Nescafé. La personne de permanence à la loge m'en a refusé la permission car, je devais bien le savoir, nous n'étions pas autorisées à recevoir de visites de garçons dans nos chambres. Mon frère, un garçon ? Mon (presque) clone ? On ne pouvait quand même pas douter de nos liens de parenté, il avait même sur lui sa carte de réduction Familles Nombreuses SNCF, avec photo et patronyme identique au mien pour le prouver ! Rien à faire. Une concession m'a été faite toutefois, car m'obliger à rester avec lui au parloir, exposés tous deux à la vue de tous, a dû paraître peu charitable : je pouvais le recevoir au Foyer/salon de thé, espace convivial destiné aux élèves (mais non aux visiteurs) avec bar (thé, jus de fruits, café en poudre), tables basses et fauteuils en rotin garnis de coussins à ramages vert tendre et bleu pâle. Ce n'est pas à l'agent de garde que j'en ai voulu pour son application « bornée » du règlement mais à celle qui visiblement lui inspirait une telle terreur et jusqu'à la fin de l'année Alice n'a rien fait qui lui aurait permis de remonter dans mon estime.

Il y avait heureusement pour faire, et fort avantageusement, le contrepois à la relative rigidité de l'une (Zoé) et à la « méchanceté » de l'autre (Alice) Mademoiselle Oulhiou, la Secrétaire Générale. Elle était chargée d'organiser les emplois du temps et tâches des différentes sections, lettres et sciences, de prendre langue avec les professeurs associés, en liaison étroite avec la directrice à laquelle revenait toujours le dernier mot, mais à la différence des censeurs de lycée et autres secrétaires généraux d'université, elle assumait aussi, dans notre section précisément, des tâches d'enseignement. Ce n'était pas vraiment son fort, non par incompetence mais par timidité et un côté « pagailou » qui nous énervait et nous amusait à la fois. Il fallait quand même suivre ses cours, même si nous n'avions pas tardé à mettre en place des « tournantes » à la Dienesch². Melle Oulhiou était au demeurant la crème des femmes. Certes, nous ricanions bêtement en la voyant arriver (« Ouïe, ouïe, ouïe, Oulhiou »), mais nous savions qu'elle n'irait pas rapporter si on séchait ses cours, qu'on pouvait la voir à toute heure (elle demeurait dans l'établissement) et qu'elle était toujours disposée à rendre service. J'aurais l'occasion de reparler d'elle, et d'Alice, quand j'arriverai à l'année 1962-1963 que je passerai à nouveau à l'École. Je les retrouverai toutes les deux cette année-là.

² Du nom de la professeure de diction dont nous devons suivre les cours certains soirs après le dîner et qui n'était pas spécialement populaire – à tort d'ailleurs, sur le plan purement « technique », je m'en rendrai compte plus tard. Mais c'est une autre partie de l'histoire.

Après juin 1960, je ne reverrai plus jamais Zoé. J'ai toujours regretté qu'elle ait dû se retirer dans des conditions qui l'ont sûrement beaucoup affectée. Elle allait sur ses 70 ans (je les ai maintenant !). C'était une vieille dame, trop âgée pour nous. Elle a certainement eu le sentiment de n'avoir pas été comprise alors qu'elle était convaincue d'œuvrer pour notre bien. Son attitude relevait peut-être du « maternalisme » et nous étions déjà trop « sorties » de notre condition, au moins dans nos têtes, par notre intelligence et notre travail justement (cf. le discours de rentrée), pour accepter un discours en vertu duquel le peuple digne de l'être doit être élevé et que le devoir de l'intelligentsia à laquelle elle appartenait elle-même était d'aller nous chercher en bas pour nous tirer vers le haut tel qu'elle le concevait. Mais je crois qu'à mon égard, il y a eu plus que cela. Je lui apportais certes un surcroît de responsabilité. En m'accueillant à l'École, elle n'a pas su d'abord qu'elle me recueillait. Quand elle en a pris conscience, assez vite, elle s'est fait un devoir de se substituer à une tutelle défailante et par là m'a rendu la liberté dont sans elle j'aurais été privée. Et je crois que, comme on le dit familièrement, elle a fini par s'attacher et je crois que je l'avais senti. J'avais beau faire la brave (« moi toute seule », « besoin de personne »), j'étais quelque part rassurée qu'elle soit là, de savoir que j'avais un recours si quelque chose n'allait pas.

J'en ai eu la preuve à la rentrée suivante. Comme toutes linguistes et Lettres Modernes de l'établissement, je devais aller passer l'année 1960-1961 à l'étranger. J'avais choisi l'Espagne et Madrid où je suis restée seule pendant au moins trois semaines avant d'être rejointe par d'autres. Je devais avoir le moral dans les chaussettes puisque j'ai fini par écrire à Zoé pour lui confier mon désarroi et mon chagrin ! J'en ai reçu en retour une lettre d'anthologie, tant par la forme que par le contenu et même la graphie. A croire qu'elle écrivait encore avec des plumes Sergent Major qui autorisent les pleins et les déliés. Lettre superbe à vrai dire dans sa facture, qui paraîtrait aujourd'hui un peu étrange, comme dans la gentillesse qu'elle me témoignait. Elle m'avait suivi de près en 1^{ère} année au point de susciter (souvent) mon agacement, mais ce n'était pas pinaillerie d'administratrice ni besoin d'encadrement et de domination. J'ai compris, avec cette lettre, qu'elle m'aimait vraiment et son « affectueusement » final m'est allé droit au cœur. Je transcris pour qu'on puisse en juger. La lettre est du 19 octobre 1960.

Ma chère Thérèse,

Il fait gris sur nos arbres que l'automne a bien de la peine à colorer ; nos jeunes recrues s'installent, mais les cours n'ont commencé que pour vos camarades scientifiques et l'on n'entend pas encore bourdonner la ruche. Il fait gris. Vous avez du soleil à Madrid, j'en suis sûre : votre chambre doit avoir pris un peu de votre figure, avec telle ou telle belle reproduction de Vélasquez ou de Goya ou du Greco, tellement parente de ce que vous avez sous les yeux et tellement différente aussi. Vous devez déjà, en ces trois semaines, saisir la musique spéciale de la langue, dans sa vélocité et sa familiarité quotidiennes : j'espère que vous sentez chaque jour se dissoudre votre désarroi, s'aviver votre curiosité. Quant au sentiment de solitude, si naturel au début de la transplantation, vous pouvez le faire cesser, avant même de suivre des cours, parmi les Espagnols de votre âge et de votre préoccupation intellectuelle ; entrez, quand vous avez de la nostalgie, dans ce musée du Prado qu'on dit si merveilleux, et faites amitié avec l'une des œuvres puissantes qu'il contient et qui ne connaissent pas de frontières, si « nationales » que soient leurs racines ; lisez, le matin, pour vous ragaillardir, une page de quelque grand auteur. Bien sûr qu'une telle société reste abstraite et que cela manque de rire. Mais on m'a dit que le peuple espagnol est liant ; je serais bien étonnée que vous n'y trouviez pas bientôt quelques relations vivantes, agréables.

Merci d'avoir eu la gentillesse de m'envoyer vos impressions de début ; elles me permettent de vous suivre un peu en pensée. Ecrivez aussi à vos amies, cela vous fera du bien puisque, hélas ! vous ne pouvez vous confier à une maman. J'imagine bien que vous éprouviez plus que d'autres une souffrance de déracinement, faute de vous sentir attachée à l'humus familial. Croyez, ma chère enfant, que je prends part très affectueusement à votre peine en souhaitant qu'elle guérisse vite.

Le caractère pour moi désuet de l'écriture, du style et des conseils si « culturels » qui m'étaient donnés pour panser les plaies de mon âme m'ont bien fait un peu toussoter, mais j'ai été très touchée et j'ai soigneusement conservé cette lettre, la première et la dernière que j'aie reçue d'elle. Elle m'a suivie partout, j'ai pu la perdre de vue pendant de longues années, je ne l'ai jamais égarée. Nous avons reçu en Espagne l'écho très atténué des « événements » qui ont bouleversé l'École pendant notre absence. Quand nous sommes rentrées, Zoé avait cédé la place à une « demoiselle » de cinquante à cinquante cinq ans, solide, plutôt féministe (ce n'était pas un mal) et avec qui je n'ai pas eu de relation particulière, même quand je suis revenue plus tard à l'internat de l'École. Mes interlocutrices préférées restaient Alice l'Intendante et la Secrétaire Générale M^{elle} Oulhiou, l'une toujours aussi revêche, l'autre toujours aussi gentille et attentionnée.

Affectée à mon retour d'Espagne au sinistre foyer Coubertin de la rue Lhomond, je n'avais plus de rapports qu'assez lointains avec l'une et avec l'autre. J'étais à vrai dire très occupée par toutes sortes de tâches passionnantes (syndicales, universitaires, amicales, sentimentales, fraternelles, culturelles et récréatives) et ces dames ne sont vraiment revenues dans ma vie de façon déterminante qu'au printemps 1962 quand, d'une part, j'ai enfin atteint l'âge de 21 ans et quand, d'autre part s'est posée la question de l'hébergement à la rentrée 1962 qui serait pour moi l'année du DES (= maîtrise = master I). On nous avait, dès mars, proposé une liste de quatre logements possibles, dont l'École et le foyer de la rue Lhomond. J'avais mis l'École en tête, Lhomond à la dernière place et j'avais appris par Melle Oulhiou que « par tour de faveur » mon vœu serait sans doute exaucé (« Vous êtes une élève si gentille ! »), que je serais vraisemblablement transférée avec mon amie Annie pour que je ne sois pas toute seule au milieu des élèves de première année et des agrégatives. Le 21 mai, je suis devenue majeure. J'allais enfin pouvoir disposer d'un compte-chèques (postal) et des

chéquiers afférents. Dès le 23 je suis allée voir Alice pour lui demander comment faire l'ouverture et l'aviser qu'elle pourrait désormais virer mon traitement sur ce compte dès que son ouverture me serait signifiée. Je comptais le domicilier 5 rue Boucicaut, à l'École donc, parce que c'était là que j'espérais bien être affectée à la rentrée suivante. Ce qui fut le cas. L'année universitaire 1961-1962 s'achevait donc sous les meilleurs auspices : majeure, je n'avais plus besoin d'autorisations de sortie ; titulaire d'un compte, je n'avais plus à supporter les commentaires aigres-doux d'Alice quand j'allais chercher ma paie à Fontenay et il ne serait plus nécessaire de l'envoyer chez ma sœur pendant les vacances d'été, et surtout, surtout, après deux ans d'éloignement, j'allais rentrer à la maison.

J'ai pu m'y réinstaller dès le 3 octobre suivant, et à des conditions beaucoup plus humaines que celles que je prévoyais. Les agrégatives logeant de droit à l'École et ayant tout intérêt – et l'École avec elles – à démarrer leur préparation le plus tôt possible, s'installaient aussi et de ce fait, le service de restauration a été mis en place à partir du 8, avec les mêmes exigences qu'autrefois (inscriptions, contrôles, absences éventuelles à signaler à l'avance), mais aussi la même qualité : j'allais pouvoir me refaire une santé ! Le nouvel internat était en cours de construction, il devait être inauguré à la rentrée suivante, avec un système « moderne » de cafeteria qui a bien dégradé le niveau gustatif des préparations servies. Si mes souvenirs sont bons, Alice n'a pas survécu à ce bouleversement trop profond de ses pratiques de gestion : je ne pense pas l'avoir rencontrée quand, en 1963, déjà mariée et de ce fait externe, je venais à l'École suivre mes cours d'agrég. Mais cela ne veut rien dire : ma nouvelle condition la plaçait sans doute moins souvent sur mon passage.

En revanche, à mon retour prématuré à l'École, le 3 octobre, elle était bien là et j'ai eu droit, comme je m'y attendais, au discours moralisateur sur le respect du règlement, des heures de sortie, l'assiduité aux repas, etc., mais avec cette fois, à la fin, « un bon sourire »³. On pouvait peut-être parvenir à l'humaniser, on ne pouvait quand même pas la changer : cela ne l'a pas empêchée de faire des commentaires désagréables quand elle a appris que je prenais des leçons de conduite (« Où allez-vous comme ça à cette heure ? »). Elle n'a pas pu se retenir de me faire observer que dans la « situation précaire » (sic) qui était la mienne, j'avais mieux à faire de mon argent que de le dépenser ainsi. Je n'aurais de toute façon pas les moyens de me payer une voiture. Je n'avais pu m'empêcher de considérer (lettre du 8/10) que cette femme avait décidément une âme de coffre-fort et que, si j'avais des problèmes, réels, ce n'étaient pas des problèmes d'argent mais des problèmes de nomadisme forcé !

Qu'Alice restait bien Alice, un incident survenu le 11 n'avait pas tardé à le montrer. Un faux-contact dans la bouilloire d'Annie, rentrée avec moi, avait provoqué une panne de courant qui heureusement n'affectait qu'un nombre limité de chambres en dehors des nôtres. Alice a refusé de faire changer les fusibles grillés avant la rentrée officielle, prévue le 15. Nous avons dû, en attendant, migrer dès 17h vers les chambres non touchées par la panne et encore inoccupées. Une dernière anecdote montre de façon plutôt cocasse la « terreur » qu'elle pouvait faire régner parmi ses sujets, i.e. les élèves (du moins les nouvelles recrues car nous, les anciennes, nous étions devenues nettement plus difficiles à impressionner) et les agents.

On m'avait attribué une chambre mansardée donnant sur le parc que je trouvais très jolie, toute équipée, avec literie complète et linge de maison, mais il était bien entendu que ce ne serait que provisoire, qu'à la rentrée officielle il serait procédé à la répartition définitive. Par chance, la chambre qui m'a été alors attribuée était tout aussi jolie que la première. Deux

³ L'intrusion de guillemets devant certaines expressions ou phrases signifie qu'elles sont extraites de lettres que j'écrivais alors et que j'ai conservées. Il s'agit donc de citations « d'époque ».

hics cependant : 1) Ma fenêtre donnait sur certains travaux de construction de l'internat qui me dissimulaient une partie de la vue sur le parc et j'allais inévitablement avoir du bruit, beaucoup de bruit pendant la journée ; 2) Dès le premier jour de l'installation, j'ai dû affronter une fuite du robinet du lavabo et de ce fait, aller quémander auprès d'Alice l'intervention d'un réparateur – ce qui me laissait prévoir un aigre « mais qu'avez-vous donc fait ? ». « Mais rien, Madame. » Le chauffeur de l'École a été mandaté pour le remplacement du joint. Connaissant Alice aussi bien que moi, il m'a conseillé de m'adresser directement à lui la prochaine fois que j'aurais un problème matériel. Mais « sans en avoir l'air » et selon un scénario dont il a exposé lui-même les grandes lignes : « Quand vous me croiserez dans le couloir, ne me regardez pas, glissez-moi un « il y a quelque chose qui ne va pas au 58 », je comprendrai et je viendrai ». On glissait vers le roman d'espionnage !

J'en déduis a posteriori que radio-couloirs ne fonctionnait pas seulement parmi les élèves, que les agents eux-mêmes observaient et enregistrèrent ce qu'ils voyaient : en l'occurrence une jeune personne avait déjà assez d'ennuis comme ça et il leur incombait, dans la mesure de leurs moyens propres, de lui faciliter l'existence. Ce fut cette année-là à leur tour de m'adopter. A commencer par le concierge. « L'homme aux clés d'or » détenait un autre pouvoir : la réception et la transmission des appels destinés à la cabine téléphonique affectée aux élèves (ROB 25-38 : je n'ai pas oublié le numéro !), d'où on pouvait aussi appeler. Comme on le sait, j'avais dans ma vie un charmant jeune homme que j'épouserai quelques mois plus tard et qui avait le téléphone chez lui. J'avais donc tendance à user (abuser ?) de ce nouveau moyen de communication. Le concierge s'est montré dans cette circonstance d'un grand empressement et d'une grande complaisance, allant même jusqu'à accepter de me passer le jeune homme après 21h30, heure limite de transmission des appels. En grognant un peu, certes, mais le jeune homme s'étant excusé, il avait bien voulu lui pardonner et nous apporter son soutien logistique. Qu'on ne me dise pas maintenant qu'il avait de grandes oreilles et devait se régaler à écouter ce que nous pouvions bien nous dire, je serais trop déçue. Je préfère continuer à croire qu'il voulait tout simplement être gentil avec moi.

Mais il y eut mieux encore que les services assurés, et clandestins, d'un chauffeur-plombier-électricien et du maître de la porte et du standard : l'offre qui me fut faite d'assurer, après 18h et jusqu'à 22h, en me faisant relayer par Annie si besoin, une permanence à la bibliothèque de l'École pour faciliter le travail des agrégatives. On pourrait croire que c'était une façon de nous faire payer la faveur qui venait de nous être accordée en nous réintégrant à l'École (les autres diplômées étaient aux Fauvettes, résidence universitaire toute récente, proche de la « maison-mère »). Je ne l'ai pas du tout perçu ainsi. En me remettant la clé de la bibliothèque, en m'autorisant à la conserver en permanence – je soupçonne Melle Oulhiou d'être à l'origine de cette marque de confiance, je n'avais pas de rapport particulier avec la bibliothécaire -, on me remettait tout bonnement la clé du paradis. Savoir que je pouvais respirer à toute heure, du jour comme de la nuit, l'odeur des livres, les toucher, les feuilleter (et même les lire !) me comblait d'aise. Il m'arrive encore d'en rêver : la bibliothèque a pris la place de la salle à manger, elle est vaste comme elle, claire, baignée de soleil, on voit les arbres et les fleurs à travers des portes-fenêtres, j'y travaille ou j'erre de rayons en rayons... Ainsi, au fil du temps, le temple de la chair (chaire – Zoé - ? chère – Alice - ?) est devenu pour moi le temple de l'esprit. N'est-ce pas là le signe d'une formation réussie ?

Pour tout dire, cette année « à la maison » ne fut que bonheur même avec à nouveau Alice dans les parages immédiats. Mais la maison sans Alice n'aurait pas été tout à fait la maison. A Noël, le 17 décembre exactement, nous avons eu droit, selon l'usage, au dîner de fête en présence de la directrice, de la directrice-adjointe et de M^{elle} Oulhiou, comme toujours fort bien cuisiné et égayé au moment du dessert par un duo piano/violon que nous ont offert

deux scientifiques très douées. Selon l'usage encore, Alice, pourtant ordonnatrice du festin, s'était abstenue de paraître.

Nous ne pouvions laisser passer ça – notre humeur frondeuse s'était déjà manifestée fin novembre, elle nous avait valu convocation de la directrice et mise en place d'un conseil intérieur, appelé à se réunir tous les mois chez elle pour examen des problèmes liés à l'internat. Nous avons donc organisé ce soir de décembre, vers 23h, un feu d'artifice qui lui était particulièrement destiné, c'est-à-dire un superbe « sautage » de plombs. Le même incident début octobre, alors involontaire, nous avait valu quelques jours de privation. A notre grande surprise, rien de tel cette fois : le courant a été rétabli dès le lendemain « parce qu'il y avait des personnalités dans l'École » (version Alice), « parce que deux 5^{ème} année⁴ ont fait assaut de flagornerie en allant, dans son bureau, la remercier pour le festin de la veille » (version nous), « parce que le départ en vacances était imminent – le 19 pour nous – et qu'il aurait été inopportun, et sans doute vivement déconseillé par la directrice elle-même, d'aggraver la situation par une intransigeance excessive » (autre version nous). Mais nous avons cru quand même les 5^{ème} année quand elles nous ont affirmé que son émotion et sa bienveillance étaient authentiques : elle aurait même souri ! Elle avait peut-être décidé de laisser affleurer son humanité. Je savais pour ma part qu'elle en était capable. Je n'ai pas eu de mal à les croire.

Quand je suis revenue des vacances de Noël passées chez ma sœur aînée, j'étais officiellement fiancée. La vie de tous les jours a repris son cours : travail, bien sûr, mais aussi visites régulières aux Fauvettes et les innombrables cafés (et ciné) partagés avec les camarades qui y résidaient, quelques imprévus aussi comme le jour où le mazout leur ayant fait défaut, deux d'entre elles ont squatté nos chambres, le jour où, alors que j'étais encore douillettement lovée dans mes draps à 10h du matin (!), j'ai été convoquée toutes affaires cessantes chez la directrice. Pas seule, avec d'autres diplômées, parce que Madame voulait savoir si nous travaillions, sur quoi, comment et où s'était passée notre année d'étranger – cela faisait bien 18 mois que nous étions rentrées ! -, ce que nous y avons fait, etc. L'entretien n'a pas eu de suite particulière. Mes relations avec les agents étaient toujours aussi cordiales : j'ai le souvenir de ce retour de Beauvais par le train où j'avais rencontré un des jeunes de la corporation avec qui j'avais bavardé, qui ne m'avait plus lâchée ensuite jusqu'à la porte de ma chambre et qui m'avait raconté sa vie par le menu, ainsi que toutes les « alicides » qu'il lui fallait supporter. Sur ce thème, j'étais très demandeuse et il en a profité. Cela ne l'a pas empêché de faire grève avec les autres le 25 février et de nous promettre par là à un sort dont Alice n'avait pas manqué de nous détailler les horreurs : plus de chauffage (or, il avait neigé et il faisait très froid), pas de restauration, pas de service de loge. On n'avait pas intérêt à sortir, même pour manger, on ne pourrait plus rentrer, et pourrait-on même seulement sortir si, par mesure de sécurité, l'École n'ouvrait même pas ses portes ce jour-là ?

En réalité, dès le 22, Alice apportait quelque adoucissement à ce triste tableau : nous aurions des tickets-repas pour le restau U des Fauvettes et une permanence de filles serait organisée à la loge pour nous permettre d'aller y manger et de revenir. Le jour même, ce fut mieux encore : le chauffage, sans doute surveillé par les garçons de labo, n'a pas cessé de fonctionner, nous avons trouvé au restaurant des Fauvettes que nous envahissions en masse, un repas excellent comme les résidentes permanentes n'en avaient encore jamais eu. Alice avait-elle graissé la patte du cuisinier et contribué au ravitaillement ? Nous avons pu aller et venir librement et jusqu'à l'heure habituelle (1h20, celle du dernier métro) parce que cette chère intendante avait « réquisitionné » pour assurer la garde de la loge des non-grévistes, en

⁴ Des doctorantes. Il y en avait déjà : les sujets estimés doués pour la recherche pouvaient obtenir une 5^e année pour attaquer leur thèse.

l'occurrence les deux garçons de labo, l'infirmière et sa propre secrétaire ! Je sentais que je finirais par bien l'aimer, cette femme. N'avait-elle pas déjà assuré nos paies de janvier en puisant dans les fonds de l'intendance car les crédits pour les salaires ne lui étaient pas parvenus ? Les sommes que nous devons déclarer au fisc comprenaient un rappel (de septembre à décembre) qui ne nous avait pas encore été versé. Indigne, non ? Elle nous avait juré que ce rappel nous serait réglé à la fin même de février, dût-elle emprunter pour disposer de la somme nécessaire, et elle l'aurait fait (elle l'a peut-être fait car nous avons eu l'argent en effet). Comment après cela, quand on est un peu honnête, ne pas convenir que nous avions une intendante empoisonnante certes, mais soucieuse de nos intérêts, dont le grand tort était de se vouloir la « supernanny » de normaliennes considérées comme mal élevées et indisciplinées !

A ce train, Pâques est vite arrivé. Je commençais à être bien fatiguée et une fois de plus il allait y avoir des vacances. Youpi, dira-t-on. Que non pas. Une fois de plus j'allais devoir demander à Alice de rester une partie des vacances à l'École et « je vais sans doute essayer quatre vacheries, trois perfidies et deux humiliations » (lettre du 24 mars) car, alors que je commençais à trouver que la chère dame était au fond bien brave, elle venait de se mettre en tête de restaurer les listes de présence, à tous les repas, petits déjeuners inclus – comme au bon vieux temps de la première année ! Je ne pouvais espérer être bien reçue par elle. Elle n'a pas été pire que d'habitude et comme j'avais pris alors soin de restituer à mon correspondant régulier l'essentiel de son discours, je ne résiste pas au plaisir de le transcrire : « Ah, vous voulez rester une semaine ? Vous savez bien que je n'aime pas voir des élèves traîner dans la maison pendant les vacances. Et vous savez ce qui vous attend. Pas de repas, pas de loge : elle sera fermée à midi et à 7h [19h]. Pas la première semaine [celle où je devais rester], Philippe [le concierge] reste là, il vous ouvrira peut-être à midi. Et ne me dites pas que c'est pour travailler, je vous ai vue plusieurs fois dans Fontenay, etc. »

Les vacances, à la fois attendues et redoutées, sont arrivées. Du 30 mars au 16 avril pour être précis. La semaine que je devais passer à l'École ne serait pas si terrible après tout. Mon amie Annie, qui voulait continuer à travailler dans de bonnes conditions (impossible chez ses parents à Meudon où sa sœur, son beau-frère et leur petite fille qui commençait à marcher habitaient encore), restait avec moi. Et je devais recevoir le week-end du 30-31, à Paris, la visite du fiancé : cela ne faisait que cinq jours et demi à passer à l'internat ; avec le travail qui me restait à faire, ce ne serait pas trop difficile à supporter. Et puis, ce fut la divine surprise : le samedi après-midi, le concierge toujours si gentil avec moi m'a informé qu'Alice allait me donner une clef de l'École, qu'il me sonnerait dès qu'il la verrait pour qu'elle n'oublie pas de le faire. Elle l'a fait. En grognant comme d'habitude (« Arrangez-vous avec M^{lle} Torrès –Annie -, on ne s'occupera pas de vous »), mais c'était le geste qu'il fallait prendre en compte avant tout. Quand Annie est rentrée de Meudon le lundi soir, je lui ai annoncé la bonne nouvelle et montré l'objet qui luisait doucement sur ma table. Je n'avais pas encore osé m'en servir. Bien que n'ayant pas eu primitivement l'envie de sortir, nous n'avons pu résister au plaisir de l'étreindre dès le 2 (avril) : nous sommes allées au Quartier Latin voir *Les Amants* de Louis Malle. Le précieux sésame résolvait le problème de la restauration. Nous n'étions plus condamnées au régime lait, jambon, œufs coque (dans la bouilloire électrique), café, nous pouvions aller, si cela nous chantait, au RU des Fauvettes, voire au restaurant, comme le 4, où nous nous sommes offert le luxe du restaurant dit « prolétaire » de Fontenay. Comment après cela ne pas estimer que la rude écorce « intendantielle » cachait, peut-être pas un cœur de mère (nourricière), il ne faut pas exagérer, mais un cœur tout de même ?

Mademoiselle Oulhiou, elle, n'avait rien à cacher, elle débordait toujours autant d'affection et de gentillesse. Ainsi, quand j'ai voulu au début de l'année, entre le 23 et le 26

octobre exactement, m’offrir une escapade à Clermont-Ferrand en compagnie de mon « petit ami » qui devait aller y soutenir son mémoire de DES, elle a fait en sorte que j’aie dans les meilleurs délais la feuille de congés payés signée par la Directrice pour pouvoir profiter de la réduction afférente. Elle ne m’avait même pas demandé pourquoi je voulais partir, alors que, même majeure, je ne pouvais m’absenter trois jours sans autorisation. J’étais fonctionnaire stagiaire peut-être, mais fonctionnaire quand même et en tant que telle assujettie à des obligations professionnelles, dont celle de la présence sur le lieu de travail quand son régime était l’internat. Ce n’est qu’au tout dernier moment de l’entrevue qu’elle m’a posé la question. Je ne pouvais guère invoquer comme raison à mon absence la nécessité de soutenir mon petit ami en souffrance « examinale ». J’ai bafouillé, en rougissant, quelque chose au sujet de l’envie et du besoin que j’avais de voir « mon petit frère ». Lequel ? Où ? Pourquoi exactement ? Elle n’a même pas cherché à le savoir et m’a assuré que cette absence ne poserait aucun problème, elle porterait elle-même les papiers nécessaires à la directrice. Je suis encore rouge de honte quand je pense que j’ai osé lui mentir.

D’autant que, je le pense maintenant, j’aurais pu lui dire tout bonnement la vérité. Certes, je n’étais pas encore alors officiellement fiancée – c’était encore de mise à l’époque pour signaler le sérieux d’une relation -, mais son comportement ultérieur atteste de son indulgence et même de sa complicité pour les amours juvéniles. Car il a bien fallu que j’avoue tout, non seulement quand les sous-entendus d’Alice et la venue, parfois, du jeune homme à la porte de l’École ont montré qu’il y avait anguille sous roche, mais quand j’ai dû, au 3^e trimestre, demander à être externée en 1963-1964 pour cause de mariage en juillet 1963. Elle s’est immédiatement intéressée à l’entreprise et s’est même mise en tête de me procurer un surcroît de ressources : elle m’a proposé de donner des leçons d’anglais à un gamin de 5^{ème} qui habitait près de l’École, en me recommandant de demander 15F de l’heure. Cela me paraissait beaucoup compte tenu de mon incompetence dans ce domaine précis, elle avait balayé l’objection de cette phrase d’anthologie : « Lorsqu’on recrute ses profs parmi les élèves des ÉNS en s’adressant à l’administration, ça se paie ! ». Elle m’apprenait en même temps qu’elle prenait sa retraite et que je la reverrais plus l’année suivante. Cela m’a fait beaucoup de peine.

Elle ne s’en est pas tenue là. Elle m’avait posé quelques questions sur l’heureux élu et je lui avais alors appris qu’il s’apprêtait à passer l’agrégation d’allemand. A la mi-juin, elle m’a convoquée. Puisque j’allais l’an prochain être moi-même en année d’agrég, si mon jeune mari devait y « revenir », il pourrait très bien le faire avec moi, c’est-à-dire à Fontenay en qualité d’auditeur libre. Il partagerait les cours des agrégatives d’allemand et nous pourrions avoir le même emploi du temps, la même qualité de préparation. Elle m’invitait à en parler à la directrice qui voulait me voir à cause de ce fameux mariage. Il suffirait que le futur conjoint en fasse la demande, accompagnée d’un CV et d’une recommandation de l’Inspection Générale. Quand elle a appris que l’inspecteur concerné était un certain Dalène (orthographe non garantie) qu’elle connaissait fort bien, elle a estimé que l’affaire était « dans le sac ». La directrice que j’ai rencontrée tout de suite après a donné son accord, et j’étais ravie : un congé avec bourse (j’avais déjà pris tous les contacts nécessaires et de ce côté-là tout s’annonçait bien) plus le « coaching » de l’École, avec accès direct à la bibliothèque, toutes les conditions seraient réunies, surtout pour lui qui avait déjà un peu d’expérience, pour que nous fassions le cas échéant un joli couple « d’agrégagas » (selon l’expression bien venue d’une de mes amies) à qui tous les espoirs de constituer très vite un joli couple d’agrégés étaient désormais permis.

Quinze jours plus tard, je quittais définitivement l’internat. Je ne quittais pas pour autant l’École puisque j’avais encore une année à y faire. Mais ce n’était plus du tout la même

chose : M^{elle} Cordier n'avait jamais joué auprès de moi le rôle d'une Zoé et c'était normal. Quand j'avais retrouvé l'internat à la rentrée 1962, j'avais 21 ans, trois ans « d'expérience(s) » depuis mon arrivée 5 rue Boucicaut en 1959. Qu'aurais-je fait d'une « mère-sévère » éducatrice ? J'ai moi-même à l'époque apprécié d'être « rentrée dans le rang », de n'être aux yeux de la directrice qu'une élève parmi d'autres, enveloppée dans la même réprobation que toutes les littéraires de ma promotion quand nous avons, collectivement, mené la vie si dure à la directrice du foyer Coubertin que celle-ci ne voulait plus voir ne serait-ce que l'ombre d'une fontenaisienne dans son établissement à la rentrée 1962. Elle aurait à la rigueur toléré des scientifiques, réputées plus disciplinées et plus sérieuses, solution de rechange proposée par M^{elle} Cordier. Etaient-elles à la hauteur de leur réputation ? Apparemment non car elles ont refusé tout net d'y aller ! Nous avons beaucoup ri, M^{elle} Cordier qui ne savait plus où caser une partie de son troupeau, n'avait pas trouvé cela drôle du tout et nous l'avait bien fait savoir.

Résidant désormais à Beauvais, je partageais mes journées entre les heures de déplacement (six par jour quand même quand je devais « pousser » jusqu'à Fontenay), les cours de Sorbonne et ceux de l'École, avec une prédilection particulière, de part et d'autre, pour les cours de ... latin ! Je prenais mes repas à la cafète du nouvel internat (bof) et en cas de « prof session », comme les trois jours de Couton (Lyon) sur Molière, Annie m'offrait gracieusement la couche dont elle disposait dans sa nouvelle cellule, toute neuve mais nettement moins douillette que les vieilles chambres du vieil internat. Elle dormait alors par terre sur un matelas pneumatique. L'amitié n'explique pas à elle seule tant d'abnégation. Car Zoé n'avait pas tort : se marier avant de passer l'agrégation comporte des risques. Elle n'aurait sûrement pas manqué de me le rappeler avec vigueur si elle avait été encore là quand j'ai déposé ma demande « d'externement » et n'aurait pas manqué de triompher quand elle aurait appris que trois mois après ce malencontreux mariage, j'étais enceinte ! Mais j'aurais eu le dernier mot, comme pour ce stage colo de Pâques 1960 où j'avais rencontré le père : mon nom était sur la liste des reçues le 22 juillet 1964, ma fille est née le 24 août suivant. Elle n'aurait eu plus rien à redire : j'avais bien eu l'agrégation d'abord, l'enfant ensuite.

Ainsi pendant mes cinq ans de scolarité (je compte l'année passée à l'étranger), l'École n'a pas été toute ma vie, tant s'en faut. Mais pendant quatre ans, elle a été ma maison. Même quand j'étais loin (Espagne), même quand j'étais ailleurs (rue Lhomond), même quand aux grandes vacances elle ne pouvait plus me garder et me condamnait ainsi à l'errance, je savais qu'elle était là, que je la retrouverais. Elle était ma seule adresse stable, celle qui figurait sur mon chéquier, qui s'est affichée sur les murs de la mairie de Fontenay où ont été publiés mes bans, celle qui figure sur mon acte de mariage. Mais j'insiste sur ce point : l'École n'était pas un orphelinat, les femmes qui la dirigeaient et la géraient ne constituaient pas une famille d'accueil, ce n'était pas leur métier.

Aurais-je accompli ce parcours si ces femmes, et avant elles, la directrice du lycée Fénelon qui m'avait prise en charge dans des conditions qui seraient aujourd'hui jugées ahurissantes, n'avaient pas à un moment de leur vie et de la mienne, fait autre chose (plus) que leur métier ? Je ne le crois pas non plus. Qu'elles en soient toutes remerciées.